

BStGer RR.2019.322 vom 5. Oktober 2020

Bundesstrafgericht, 2020-10-05, FR

Quelle: https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/bstger_RR.2019.322

FR: TPF RR.2019.322 du 5 octobre 2020

IT: TPF RR.2019.322 del 5 ottobre 2020

Regeste

Entraide judiciaire internationale en matière pénale aux Etats-Unis. Remise de moyens de preuve (art. 74 EIMP).

Erwägungen

E. 1.1

L'entraide judiciaire pénale entre les Etats-Unis d'Amérique et la Confédération suisse est régie par le Traité sur l'entraide judiciaire en matière pénale liant ces deux Etats (TEJUS; RS 0.351.933.6) et la loi fédérale d'application de celui-ci (LTEJUS; RS 351.93). La loi du 20 mars 1981 sur l'entraide internationale en matière pénale (EIMP; RS 351.1) et son ordonnance d'exécution (OEIMP; RS 351.11) s'appliquent toutefois aux questions non réglées, explicitement ou implicitement, par le Traité et lorsqu'elles sont plus favorables à l'entraide (ATF 142 IV 250 consid. 3; 140 IV 123 consid. 2; 137 IV 33 consid. 2.2). L'application de la norme la plus favorable doit avoir lieu dans le respect des droits fondamentaux (ATF 135 IV 212 consid. 2.3; 123 II 595 consid. 7c).

E. 1.2

En vertu de l'art. 17 al. 1 LTEJUS, peuvent faire l'objet d'un recours devant la Cour des plaintes du Tribunal pénal fédéral, la décision de l'Office USA relative à la clôture de la procédure d'entraide et, conjointement, les décisions incidentes antérieures de l'autorité d'exécution.

E. 1.3

Interjeté dans le délai de 30 jours dès la notification de la décision attaquée (art. 17c LTEJUS), le recours a été déposé en temps utile.

E. 1.4

Selon l'art. 17a LTEJUS, a qualité pour recourir quiconque est personnellement et directement touché par une mesure d'entraide et a un intérêt digne de protection à ce qu'elle soit annulée ou modifiée. Aux termes de l'art. 9a let. a OEIMP, est notamment réputé personnellement et directement touché, en cas d'informations sur un compte, le titulaire du compte dont les documents font l'objet de la décision de clôture.

- 5 -

E. 1.4.1

Le compte n° 2 a été ouvert auprès de la banque E. au nom de la société B. Corp. Il ressort de l'extrait du registre public du Panama du 8 octobre 2019 que cette dernière existait au moment du dépôt du recours le 27 novembre 2019 (act. 1.9). Elle dispose dès lors de la qualité pour recourir.

E. 1.4.2

S'agissant du compte n° 1 ouvert auprès de la banque E., celui-ci l'a été au nom de la société A. SA. L'instruction de la cause par l'Office USA a permis d'établir que ladite recourante est une société panaméenne, dissoute par décision de l'assemblée générale le 15 mars 2016, la dissolution ayant été inscrite au registre public du Panama le 21 mars 2016 (act. 1.5). Par courriers du 29 juillet 2019 et 23 août 2019 (act. 9.16 et 9.18), Me Carnicé expose que nonobstant la dissolution de ladite société et l'application de l'art. 85 de la loi n° 32 sur les sociétés anonymes du 26 février 1927 du Panama – selon laquelle la société continue d'exister pendant trois ans à compter de sa dissolution – une société panaméenne continuerait d'exister même après l'expiration du délai de trois ans tant qu'une procédure perdure et ce indépendamment de savoir si la société savait ou non qu'elle était partie à cette procédure avant l'expiration du délai de trois ans (act. 9.16, p. 3). Il se réfère sur ce point à un avis de droit de l'Etude P. (act. 1.7).

E. 1.4.2.1

Selon l'art. 154 al. 1 LDIP, il s'agit de déterminer si, selon le droit panaméen, A. SA disposait de la capacité d'ester en justice au moment où elle a déposé son recours en date du 27 novembre 2019. La Cour de céans a déjà eu l'occasion de se prononcer sur cette question (arrêts du Tribunal pénal fédéral RR.2012.189 du 13 février 2013 consid. 1.3; RR.2012.160 du 10 octobre 2012 consid. 1.3.2.b/bb). Elle a alors considéré qu'en vertu de l'art. 85 de la loi n° 32 sur les sociétés anonymes du 26 février 1927 du Panama, la société dissoute ne perd pas automatiquement toute personnalité juridique, mais que cette dernière peut être maintenue durant la phase de liquidation et ce pour une durée de trois ans. Sous réserve du délai en question, la situation s'apparente en cela aux règles du droit suisse. La poursuite de l'existence de la société est toutefois intimement liée à l'existence d'une phase de liquidation. Il faut en déduire qu'à partir du moment où la société en question est liquidée, elle perd en revanche toute personnalité juridique, et par voie de conséquence toute capacité d'ester, indépendamment du fait que le délai de trois ans prévu par la loi soit ou non écoulé.

E. 1.4.2.2

En l'occurrence, A. SA a été dissoute le 15 mars 2016, soit plus de trois ans avant le dépôt du recours du 27 novembre 2019. Ainsi, sur la base de la jurisprudence précitée, A. SA a perdu sa personnalité juridique avant le dépôt du présent recours. Concernant l'avis de droit de l'Etude P. sur lequel se fonde la recourante pour prouver qu'elle a néanmoins la qualité pour agir

- 6 -

(act. 1.7), il sied de relever que ledit avis ne se fonde sur aucune base légale ou jurisprudence pour démontrer que, malgré l'échéance du délai de trois ans selon l'art. 85 de la loi panaméenne précitée, A. SA aurait toujours la personnalité juridique. A noter également que cet avis de droit émane de la même Etude que celle qui a procédé à la dissolution de la société et à son inscription au registre public du Panama (act. 1.5). En tout état de cause, la seule mention par l'Etude P. du fait que A. SA posséderait encore la personnalité juridique – sans fondement légal – n'a aucune force probante. Ce constat conduit à conclure que la société A. SA était privée de toute personnalité au moment où elle a déposé son recours en date du 27 novembre 2019. L'absence de personnalité entraîne l'absence de capacité d'ester en justice. Par conséquent, le recours ayant trait à A. SA doit être déclaré irrecevable.

E. 1.5

Au vu de ce qui précède, il y a uniquement lieu d'entrer en matière concernant B. Corp.

E. 2

Le litige porte sur la question de savoir si l'Office USA a ordonné à juste titre la transmission à l'autorité requérante de la documentation bancaire relative au compte n° 2 ouvert auprès de la banque E. au nom de B. Corp. pour la période allant du 5 mars 2012 à sa clôture le 11 avril 2016 (act. 9.22).

E. 3

Dans un premier grief, B. Corp. conteste l'admissibilité de principe de l'entraide. Elle fait valoir l'incompétence des Etats-Unis pour instruire et juger les infractions qui lui sont reprochées, ce qui violerait l'art. 1 let. a TEJUS. Elle considère, en effet, qu'il n'y aurait pas de lien territorial entre les faits à l'origine de la demande de l'Etat requérant et B. Corp. ou son ayant droit économique F. En outre, même à admettre un tel lien, ni la recourante ni son ayant droit économique n'entreraient dans une des catégories de personnes pouvant être condamnées par la loi américaine sur la corruption dans les transactions (FCPA), qui fonderait la compétence territoriale aux Etats-Unis (act. 1, p. 16-20).

E. 3.1

Il faut qu'il existe dans l'Etat requérant à tout le moins une compétence répressive, quand bien même les autorités n'entendent pas effectivement l'exercer. L'entraide judiciaire internationale en matière pénale ne peut en effet être accordée qu'à un Etat susceptible de poursuivre les agissements décrits (ATF 126 II 212 consid. 6b; ZIMMERMANN, La coopération judiciaire internationale en matière pénale, 5ème éd. 2019, no 565, p. 599). L'interprétation du droit de l'Etat requérant ressortit en premier lieu aux autorités de cet Etat. Dès lors qu'elle s'examine au regard des règles de droit interne de l'Etat requérant, la compétence des autorités répressives de cet

- 7 -

Etat est en général présumée (ATF 132 II 178 consid. 5.2). Aussi la Suisse ne saurait-elle dénier à l'autorité requérante sa compétence que si cette dernière fait clairement défaut, au point de rendre abusive la demande d'entraide (ATF 113 Ib 164 consid. 4).

E. 3.2

En l'occurrence, comme le relève l'Office USA, les autorités américaines ont indiqué dans leur demande d'entraide que C., associé de F., aurait été présent sur le sol américain lorsqu'il aurait ordonné certains paiements corruptifs. En effet, la commission rogatoire mentionne à sa page 4 que « sur la base des enregistrements des vols américains, le 23 avril 2013, le jour de la demande de virement, C. se trouvait aux Etats-Unis. Basé sur ce témoignage, C. a fréquemment procédé à ce type de surfacturation et de paiement de dessous-de-table » (act. 9.1, p. 4). En outre, des sommes importantes ont, ensuite, été blanchies dans l'Etat requérant, C. ayant transféré vers les Etats-Unis des sommes d'argent considérables depuis des relations bancaires ouvertes dans des établissements bancaires suisses, notamment, à la banque E. Entre 2011 et 2016, C. a, de surcroît, acheté plusieurs actifs immobiliers – au moins 10 appartements – dans le sud de la Floride, étant précisé qu'il semblerait que l'achat de certains appartements aurait été directement financé par un compte à la banque E. (act. 9.1, p. 6). Enfin, la recourante semble oublier que l'interprétation du droit de l'Etat requérant, à savoir la FCPA dans le cas d'espèce, ressortit

en premier lieu aux autorités de cet Etat. En conséquence, la compétence répressive des Etats-Unis est manifestement donnée, de sorte que le grief doit être rejeté.

E. 4

juillet 2006 consid. 2.1; 1A.147/2004 du 13 septembre 2004 consid. 3.1). Lorsque la demande tend, comme en l'espèce, à la remise de documents bancaires, l'Etat requérant ne peut se borner à communiquer une liste des personnes recherchées et des sommes qui auraient été détournées; il lui faut joindre à la demande des éléments permettant de déterminer, de manière minimale, que les comptes en question ont été utilisés dans le déroulement des opérations délictueuses poursuivies dans l'Etat requérant (arrêt du Tribunal fédéral 1A.218/2002 du 9 janvier 2003 consid. 2.1 et les références citées). Toutefois, l'octroi de l'entraide n'implique pas que la personne soumise à la mesure de contrainte dans l'Etat requis soit elle-même accusée dans l'Etat requérant. Il suffit que, dans ce dernier Etat, une procédure pénale soit ouverte contre une personne sur laquelle pèsent des charges donnant lieu à l'entraide et que des investigations en Suisse soient nécessaires pour les besoins de cette procédure (arrêt du Tribunal fédéral

- 9 -

1A.218/2002 du 9 janvier 2003 consid. 3.2; arrêts du Tribunal pénal fédéral RR.2013.217-218 du 23 septembre 2013 consid. 3.1; RR.2009.64 du 27 août 2009 consid. 5.8; RR.2008.209 du 14 janvier 2009 consid. 2).

E. 4.1

Ni le Traité ni la loi d'application y relative ne précisent la manière dont les autorités de l'Etat requérant doivent exposer les faits à la base de la procédure d'enquête. L'art. 29 al. 1 TEJUS exige néanmoins qu'elles indiquent, dans la mesure du possible, l'objet et la nature de l'enquête ou de la procédure et, sauf s'il s'agit d'une demande de notification, qu'elles décrivent les principaux faits allégués ou à établir (let. a), ainsi que la raison principale pour laquelle les preuves ou les renseignements demandés sont nécessaires (let. b). L'art. 10 LTEJUS prescrit pour sa part à l'Office central suisse de contrôler préliminairement si la demande satisfait aux exigences

- 8 -

de forme du Traité et d'examiner – sur la base des faits exposés dans la demande ou dans les pièces à l'appui – si les infractions que vise la procédure américaine sont punissables en droit suisse. On peut en déduire que les exigences formelles de l'art. 29 par. 1 TEJUS impliquent l'obligation pour l'Etat requérant de présenter un bref exposé des faits essentiels et d'indiquer, quand cela est possible, le lieu, la date et le mode de commission de l'infraction (cf. art. 28 al. 3 let. a EIMP et 10 al. 2 OEIMP). De manière générale, on ne saurait être trop exigeant quant à l'exposé des faits qui accompagnent la demande. Celle-ci ne doit pas nécessairement contenir des preuves de l'accusation, car il faut tenir compte de ce que l'enquête ouverte dans l'Etat requérant n'est pas terminée et l'entraide a précisément pour but d'éclaircir les faits. Les indications fournies à ce propos, qui peuvent reposer sur de simples soupçons, doivent simplement suffire pour vérifier d'emblée que la demande n'est pas inadmissible ou qu'il n'existe pas, de manière évidente, un motif d'exclusion de la coopération (ZIMMERMANN, op. cit., n° 293, p. 312).

E. 4.2

A teneur de l'art. 29 ch. 1 let. a TEJUS, l'exposé de l'autorité requérante doit permettre de vérifier l'existence d'une « présomption raisonnable » au sens de l'art. 1er ch. 2 du Traité, afin de prévenir les recherches indéterminées de moyens de preuve (ATF 118 Ib 547 consid. 3a p. 551). La partie requérante n'a en revanche pas à prouver, ni même à rendre vraisemblables les soupçons dont elle fait état, mais seulement à les exposer de manière suffisamment compréhensible. Tel est le sens de l'art. 29 ch. 1 let. a TEJUS, qui exige l'indication des faits « allégués ou à établir ». Pour sa part, l'autorité suisse d'entraide n'a pas à se prononcer sur la vraisemblance de ces soupçons. Elle ne refusera sa collaboration qu'en cas de lacunes, d'erreurs ou de contradictions patentes, faisant apparaître la démarche de l'Etat re- quérant comme un abus manifeste (arrêts du Tribunal fédéral 1A.99/2006 du

E. 4.3

In casu, l'Etat requérant expose dans sa demande d'entraide du 26 mars 2018, qu'il mène une enquête notamment contre C. et la société B. Corp. pour avoir œuvré en vue d'utiliser des banques suisses pour faciliter le paiement de pots-de-vin et/ou des dessous-de-tables à des fonctionnaires vénézuéliens en échange de marchés pour les denrées alimentaires et les expéditions de celles-ci à destination d'entreprises alimentaires publiques vénézuéliennes (act. 9.1, p. 1). Les autorités américaines ont identifié, au moyen de témoignages, documents dans le domaine public et registres des sociétés, que C. et F., seraient associés et auraient contrôlé ensemble plusieurs sociétés dont la société recourante. Plus spécifiquement, la commission rogatoire expose que notamment B. Corp., ayant un compte à la banque E. en Suisse, a reçu des fonds en provenance de l'entreprise D. entre 2012 et 2015, via un compte en banque correspondant à la banque Q., aux Etats-Unis. Plusieurs transferts ont ensuite été ordonnés par C. depuis des comptes de la banque E. appartenant aux différentes sociétés sous en- quête américaine, vers les Etats-Unis, puis investis dans des appartements dans le sud de la Floride (act. 9.1, p. 5-6).

E. 4.4

N'en déplaise à la recourante, une telle motivation respecte pleinement les exigences légales rappelées plus haut (supra consid. 4.1 et 4.2). En effet, l'Etat requérant présente à satisfaction les faits – soit le comportement reproché à la recourante du schéma corruptif sous enquête – lesquels apparaissent suffisamment précis et circonstanciés pour permettre de comprendre en quoi consistent leurs soupçons. Par ailleurs, il sied de rappeler que l'autorité suisse d'entraide n'a pas à se prononcer sur la vraisemblance de ces soupçons. Par surabondance, rien ne permet en l'état d'affirmer que le contenu de la requête serait erroné ou que celle-ci contiendrait des contradictions patentes, le principe de la bonne foi entre Etats étant effectivement applicable et il n'appartient, dès lors, pas à l'autorité suisse de remettre en cause les déclarations de l'Etat requérant. Au vu de ce qui précède, le grief, sous l'angle du contenu de la demande d'entraide, est mal fondé et doit, donc, être rejeté.

E. 5

Enfin, la recourante se plaint d'une violation des principes de la proportionnalité et de l'utilité potentielle. Elle allègue que certaines pièces, remises par l'Office USA à cette dernière, ne tomberaient pas dans la période expressément visée dans la décision de clôture du 25 octobre 2019 (act. 1, p. 26-29). En outre, B. Corp. explique que la transmission de la

documentation demandée serait sans rapport avec la procédure étrangère et d'aucune utilité pour faire progresser les investigations américaines, ce d'autant plus qu'il n'existerait pas d'enquête aux Etats-Unis contre la recourante. Il s'agirait simplement d'une fishing expedition (act. 1, p. 25). Ainsi, la recourante n'étant impliquée dans aucun schéma corruptif, il conviendrait, à titre subsidiaire, de ne transmettre que la lettre de la banque E. du 21 août 2019, dans laquelle la banque confirme qu'il n'existe aucune transaction entre le compte de la recourante et les autres relations bancaires mentionnées dans la requête d'entraide, ce qui serait suffisant pour constater l'absence de lien entre les documents à transmettre et l'enquête contre C. (act. 1, p. 26).

E. 5.1

Selon la jurisprudence relative au principe de la proportionnalité, lequel découle de l'art. 63 al. 1 EIMP, la question de savoir si les renseignements demandés sont nécessaires ou simplement utiles à la procédure pénale est en principe laissée à l'appréciation des autorités de poursuite de l'Etat requérant. Le principe de la proportionnalité interdit aussi à l'autorité suisse d'aller au-delà des requêtes qui lui sont adressées et d'accorder à l'Etat requérant plus qu'il n'a demandé. Cela n'empêche pas d'interpréter la demande selon le sens que l'on peut raisonnablement lui donner. Le cas échéant, une interprétation large est admissible s'il est établi que toutes les conditions à l'octroi de l'entraide sont remplies; ce mode de procéder permet aussi d'éviter d'éventuelles demandes complémentaires (ATF 121 II 241 consid. 3a; 118 Ib 111 consid. 6; arrêt du Tribunal pénal fédéral RR.2009.286-287 du 10 février 2010 consid. 4.1). Sur cette base, peuvent aussi être transmis des renseignements et documents non mentionnés dans la demande (TPF 2009 161 consid. 5.2; arrêts du Tribunal pénal fédéral RR.2010.39 du 28 avril 2010 consid. 5.1; RR.2010.8 du 16 avril 2010 consid. 2.2). L'examen de l'autorité d'entraide est régi par le principe de l'« utilité potentielle » qui joue un rôle crucial dans l'application du principe de la proportionnalité en matière d'entraide pénale internationale (ATF 122 II 367 consid. 2c et les références citées). Sous l'angle de l'utilité potentielle, il doit être possible pour l'autorité d'investiguer en amont et en aval du complexe de faits décrits dans la demande et de remettre des documents antérieurs ou postérieurs à l'époque des faits indiqués, lorsque les faits s'étendent sur une longue durée ou sont particulièrement complexes (arrêt du Tribunal fédéral 1A.212/2001 du 21 mars 2002 consid. 9.2.2; arrêt du Tribunal pénal fédéral RR.2017.53-54 du 2 octobre 2017 consid. 8.2 in fine). C'est en effet le propre de l'entraide de favoriser la découverte de faits, d'informations et de moyens de preuve, y compris ceux dont l'autorité de poursuite étrangère ne soupçonne pas l'existence. Il ne s'agit pas seulement d'aider l'Etat requérant à prouver des faits révélés par l'enquête qu'il conduit, mais d'en dévoiler d'autres, s'ils existent. Il en découle, pour l'autorité

- 11 -

d'exécution, un devoir d'exhaustivité, qui justifie de communiquer tous les éléments qu'elle a réunis, propres à servir l'enquête étrangère, afin d'éclairer dans tous ses aspects les rouages du mécanisme délictueux poursuivi dans l'Etat requérant (arrêts du Tribunal pénal fédéral RR.2010.173 du 13 octobre 2010 consid. 4.2.4/a et RR.2009.320 du 2 février 2010 consid. 4.1; ZIMMER- MANN, op. cit., n° 723 s.).

E. 5.2

Lorsque la demande vise à éclaircir le cheminement de fonds d'origine délictueuse, il convient en principe d'informer l'Etat requérant de toutes les transactions opérées au nom

des entités (personnes physiques ou morales) et par le biais des comptes impliqués dans l'affaire, même sur une période relativement étendue (ATF 121 II 241 consid. 3c). S'agissant de comptes susceptibles, comme en l'espèce, d'avoir servi à la commission d'infractions pénales, l'autorité requérante a intérêt à pouvoir prendre connaissance de l'ensemble de la gestion des comptes visés, afin de vérifier tant l'origine que la destination de l'intégralité des fonds, ce qui justifie la production de toute la documentation bancaire, même sur une période relativement étendue (v. arrêt du Tribunal fédéral 1A.277/2006 du 13 mars 2007 consid. 3.3). Elle dispose ainsi d'un intérêt à être informée de toute transaction susceptible de s'inscrire dans le mécanisme frauduleux mis en place par les personnes sous enquête aux Etats-Unis.

E. 5.3

Certes, il se peut également que le compte litigieux n'ait pas servi à commettre des infractions pénales, ni à opérer des virements illicites ou à blanchir des fonds. L'autorité requérante n'en dispose pas moins d'un intérêt à pouvoir le vérifier elle-même, sur le vu d'une documentation complète. Selon la jurisprudence, le principe de l'utilité potentielle joue un rôle crucial dans l'application du principe de la proportionnalité en matière d'entraide pénale internationale.

E. 5.4

En l'espèce, comme évoqué plus haut, l'autorité requérante enquête sur des actes de corruption d'agents publics étrangers, escroquerie et blanchiment d'argent. A cet égard, les Etats-Unis ont expressément demandé la transmission des informations relatives au compte bancaire de la recourante auprès de la banque E. en précisant la période souhaitée ainsi que le numéro du compte (act. 9.1, p. 11). En effet, les autorités américaines ont constaté que C. aurait transféré d'importantes sommes d'argent sur le compte dont elles demandent la documentation bancaire. De toute évidence, ces documents permettraient de tracer la source et l'utilisation des fonds qui sont passés sur ce compte et de prouver des faits révélés par l'enquête américaine. A cet égard, il sied de rappeler que lorsque la demande vise à éclaircir le cheminement de fonds d'origine délictueuse – comme c'est le cas en l'espèce – il se justifie en principe d'informer l'Etat requérant de toutes les

- 12 -

transactions opérées au nom des entités concernées. Il n'apparaît dès lors pas disproportionné, mais au contraire, conforme au principe de l'utilité potentielle, que l'autorité requérante veuille vérifier les mouvements des fonds liés au compte n° 2 au nom de B. Corp. et qu'elle puisse identifier les éventuelles personnes impliquées dans le schéma corruptif. Par ailleurs, les pièces – dont la recourante refuse expressément la transmission à l'autorité requérante dans la mesure où elles seraient antérieures à la période indiquée dans la décision de clôture – ont uniquement trait aux documents d'ouverture du compte litigieux. La communication de ces dernières n'apparaît pas non plus disproportionnée puisque l'autorité requérante a un intérêt évident à pouvoir vérifier qui est le titulaire du compte ou sont les éventuels bénéficiaires économiques. Il convient pour le surplus de préciser que l'autorité peut, en tous les cas, investiguer en amont et en aval du complexe de faits décrits dans la demande et remettre des documents antérieurs ou postérieurs à l'époque des faits indiqués (arrêt du Tribunal fédéral 1A.212/2001 du 21 mars 2002 consid. 9.2.2; arrêt du Tribunal pénal fédéral RR.2017.53-54 du 2 octobre 2017 consid. 8.2 in fine). Ainsi la demande de la recourante de ne transmettre qu'un simple courrier de la banque E.

attestant le fait qu'aucun transfert n'aurait été effectué au débit ou au crédit du compte de B. Corp. n'est pas suffisant, l'autorité requérante disposant d'un intérêt à pouvoir le vérifier elle-même. Il sied de rappeler que l'entraide vise non seulement à recueillir des preuves à charge mais également à décharge (v. ATF 118 Ib 547 consid. 3a; arrêt du Tribunal fédéral 1A.88/2006 du 22 juin 2006 consid. 5.3; arrêt du Tribunal pénal fédéral RR.2008.287 du

E. 9

avril 2009 consid. 2.2.4 et la jurisprudence citée). Il convient d'ailleurs de relever que les pièces au dossier permettent d'établir que B. Corp. a reçu sur le compte en question en 2014 trois versements de la part de l'entreprise D. de USD 17'325'000.00 chacun (pièces OFJ USA compte n° 2) et que B. Corp. a établi des factures à l'attention de l'entreprise D. pour notamment la vente de pâte alimentaire pour un montant de USD 679.875,00 (pièces OFJ USA compte n° 3.1; v. aussi pièce OFJ USA compte n° 3.2). Ces éléments suffisent pour conclure que l'autorité requérante a incontestablement un intérêt à pouvoir consulter ces pièces dans le cadre de ses investigations. Aussi, la transmission de la documentation bancaire ordonnée par l'OFJ USA n'est pas manifestement impropre à faire progresser l'enquête de l'Etat requérant. Il s'ensuit que le grief tiré du principe de la proportionnalité n'est pas fondé et doit être rejeté.

6. Au vu de ce qui précède, le recours est rejeté.

7. Les frais de procédure comprenant l'émolument d'arrêté, les émoluments de chancellerie et les débours, sont mis à la charge des parties qui succombent

- 13 -

(art. 63 al. 1 PA, applicable par renvoi de l'art. 39 al. 2 let. b LOAP). Le montant de l'émolument est calculé en fonction de l'ampleur et de la difficulté de la cause, de la façon de procéder des parties, de leur situation financière et des frais de chancellerie (art. 73 al. 2 LOAP). Les recourantes, qui succombent, supporteront ainsi solidairement les frais du présent arrêt. L'émolument sera ainsi fixé à CHF 7'000.-- (art. 73 al. 2 LOAP et art. 8 al. 3 du règlement du Tribunal pénal fédéral sur les frais, émoluments, dépens, et indemnités de la procédure pénale fédérale du 31 août 2010 [RFPPF; RS 173.713.162] et art. 63 al. 5 PA), entièrement couvert par l'avance de frais déjà versée.

- 14 -

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.